

IDÉES

# Yascha Mounk : « Le wokisme va structurer notre vie intellectuelle des trente prochaines années »

🕒 7 min • Thomas Mahler, Laetitia Strauch-Bonart



Le président Johnson (assis) signe le Civil Right Act à la Maison-Blanche en présence de Martin Luther King.

**Dans son dernier essai, le chercheur américain spécialiste de la démocratie dissèque ce qu'il nomme sciemment, pour dépassionner le débat, la « synthèse identitaire ».**

**D**ifficile de s'y retrouver dans la foison d'ouvrages de qualité inégale parus ces derniers temps sur le « wokisme ». S'il fallait n'en lire qu'un

seul, ce serait selon nous celui de l'intellectuel américain d'origine allemande Yascha Mounk. Dans *Le Piège de l'identité* (Editions de l'Observatoire), le professeur de politique internationale à l'université Johns Hopkins examine sous toutes les coutures cette idéologie protéiforme qui a fait de la défense des identités opprimées son cheval de bataille. Mêlant l'analyse à la critique, Mounk montre avec précision comment la « synthèse identitaire » a pu transformer de bonnes intentions en dérives. Ode au libéralisme, ce livre très documenté est aussi un appel à l'honnêteté intellectuelle : on ne peut pas comprendre et encore moins changer le monde si l'on s'obstine à plaquer sur lui une idéologie monolithique.

---

**« Michel Foucault serait horrifié par ce que ses propres idées sont devenues. Il était très critique de l'essentialisme identitaire, estimant que, par exemple, son homosexualité ne disait rien d'important sur lui. Il rejetait l'étiquette. »**

---

**Pourquoi n'utilisez-vous presque jamais le terme « woke », alors que celui-ci est désormais employé à tout-va, y compris en France ?**

**Yascha Mounk** En général, les idéologies politiques, même très controversées, ont des noms que tout le monde peut utiliser de manière neutre. Par exemple, certaines personnes détestent le socialisme, d'autres s'en revendiquent, mais tous sont d'accord pour employer le terme. Mais pour désigner l'idéologie dont je traite dans ce livre, dont les grands thèmes sont la « race », le genre ou l'orientation sexuelle, nous ne disposons pas de terme neutre permettant d'en discuter de manière sérieuse. Le mot « woke » a longtemps été revendiqué par ses militants mais il est devenu aujourd'hui un terme offensif employé par ceux qui détestent ce courant de pensée. Je préfère donc parler de « synthèse identitaire » car les catégories identitaires y sont centrales et que ce corpus d'idées est issu d'une large gamme de traditions intellectuelles (postmodernisme, postcolonialisme, théorie critique de la race). L'important

est de disposer d'un nom neutre qui permette d'avoir un débat constructif sur cette idéologie.

### **Quelles sont, selon vous, ses principales caractéristiques ?**

Je vois cinq thèmes principaux. D'abord, un profond scepticisme envers le concept de vérité objective, hérité de Michel Foucault. Ensuite, la critique des discours dominants à des fins explicitement politiques, inspirée par Edward Saïd. Puis l'emploi de catégories identitaires essentialistes à des fins stratégiques, issu des travaux de Gayatri Chakravorty Spivak : même si les catégories identitaires sont reconnues comme étant des « constructions sociales », il s'agit d'encourager les gens à penser en termes raciaux, sexuels et genrés. Il faut y ajouter un profond pessimisme quant à la possibilité de réaliser des progrès sociaux, notamment l'idée que les pays occidentaux d'aujourd'hui seraient aussi racistes ou sexistes qu'ils l'ont été il y a cinquante, cent ou deux cents ans. Enfin, en conséquence, le projet de supprimer les valeurs universalistes selon lesquelles les gouvernements doivent traiter leurs citoyens sans distinction d'origine ou d'orientation sexuelle, au profit de politiques dépendant du groupe identitaire auquel on appartient.

**Comme Helen Pluckrose et James Lindsay, auteurs du *Triomphe des impostures intellectuelles*, vous faites remonter les origines de ce courant aux penseurs postmodernes français, tels que Michel Foucault et Jacques Derrida. Mais Foucault, par exemple, se méfiait des identités.**

Ces idées trouvent leurs racines dans la pensée postmoderne. Michel Foucault, par exemple, était très méfiant à l'égard des grands récits structurant notre société. Dans ses travaux, il a avancé que les progrès apparents comme le traitement des criminels, des personnes souffrant de maladies mentales ou des minorités sexuelles n'étaient en réalité pas véritables, un discours que l'on retrouve dans la synthèse identitaire. Foucault a aussi changé la façon dont on conçoit le pouvoir. Pour lui, le plus important, ce n'étaient pas les lois votées, les institutions bureaucratiques et la police, mais la manière dont chacun exerçait un pouvoir sur autrui, notamment par l'intermédiaire du langage. Ces idées ont eu une grande influence sur les penseurs postcolonialistes qui, à

partir des années 1980, ont voulu libérer ce qu'on appelait le tiers-monde de l'influence des idées occidentales, qu'elles soient libérales ou marxistes.

D'un autre côté, ces idées ont changé de nature dans le cadre de la synthèse identitaire. Les postcolonialistes, pour faire advenir une société nouvelle, ne pouvaient adhérer à la crainte de Foucault de voir aboutir tout nouveau discours à une oppression nouvelle. Ils ont donc repolitisé les idées de Foucault, à commencer par Edward Saïd lui-même dans son essai majeur, *L'Orientalisme*. Saïd explique qu'il faut reconnaître la façon dont la pensée occidentale a justifié le colonialisme en créant cette fausse catégorie d'Orient, mais qu'il faut aussi redonner du pouvoir aux victimes du discours occidental.

La deuxième grande étape de cette mutation idéologique est le fait de Gayatri Chakravorty Spivak. Cette chercheuse indienne en littérature était choquée par le fait que Foucault, dans son dialogue avec Gilles Deleuze [NDLR : « Les intellectuels et le pouvoir », entretien de Michel Foucault avec Gilles Deleuze du 4 mars 1972, Dits Ecrits Tome II Texte n° 106], ait affirmé que les opprimés n'avaient pas besoin d'intellectuels pour parler à leur place. Selon Spivak, c'était peut-être vrai pour les ouvriers parisiens, mais pas pour les pauvres de Calcutta qui n'avaient pas eu la même éducation que le prolétariat occidental. Spivak a alors introduit l'« essentialisme stratégique ». A savoir que même si l'on sait que l'essentialisme sur le plan philosophique est faux, il faut accepter des catégories identitaires stables au nom desquelles on peut parler, à la place du discours universaliste. Par exemple, Spivak explique que l'on peut définir les femmes par le fait de posséder un clitoris. Ce qui, aujourd'hui, serait d'ailleurs une définition très controversée.

Michel Foucault serait, à bien des égards, horrifié par ce que ses propres idées sont devenues. Il était très critique de l'essentialisme identitaire, estimant par exemple que son homosexualité ne disait rien d'important sur lui. Il rejetait l'étiquette. Reste que Saïd cite ouvertement Foucault, tandis que Spivak s'est fait connaître en signant l'introduction de la première édition de *De la grammatologie* de Jacques Derrida, autre ouvrage fondateur du courant postmoderne.

**Comme vous le signalez, ces courants nient l'existence intrinsèque des catégories raciales – à juste titre –, mais aussi celle des différences entre les deux sexes – allant ici à l'encontre des connaissances scientifiques. Dans le même temps, ils ne cessent de brandir ces catégories identitaires dans leurs discours...**

Ces militants aux Etats-Unis, mais aussi en France, ne cessent de rappeler qu'évidemment, la race – ou le genre ou le handicap – est une construction sociale. Dans la phrase d'après, ils affirment des choses comme « il faut écouter les personnes noires » ou « il faut déléguer des décisions politiques aux gens de couleur ». La Française Rokhaya Diallo, avec qui j'ai eu un beau débat, a publié un livre intitulé *Kiffe ta race*. Vous avez là toute la contradiction entre la critique de la race et la réintroduction de cette catégorie placée au centre de la vie sociale.

Cependant, cette contradiction est impossible à comprendre si l'on ne s'intéresse pas à l'influence fondamentale de Spivak et de son concept d'« essentialisme stratégique ». Quand certaines personnes se retrouvent opprimées en raison d'une caractéristique qu'elles partagent, que ce soit leur genre ou leur couleur de peau, deux réponses sont possibles. La première est de se battre pour déconstruire cette catégorie, afin que nulle distinction sociale ne puisse être fondée sur le fait d'être une femme ou d'avoir la peau noire. L'autre réponse consiste à fonder l'action politique sur ces marqueurs identitaires. Suivant ce mode de pensée, si certaines personnes sont victimes de discrimination en raison de leur appartenance supposée à l'une de ces catégories, elles auront toutes les raisons de se rassembler pour combattre cette injustice.

**Comment expliquer le pessimisme radical de l'idéologie identitaire, alors même que les données montrent que les progrès réalisés en matière d'égalité ethnique, sexuelle ou de genre sont spectaculaires ?**

Le domaine dans lequel les partisans de la synthèse identitaire ont le plus de chances de convaincre que la situation est mauvaise est celui de la question ethnique. Aux Etats-Unis, il existe une importante classe moyenne noire et les

progrès dans les conditions de vie des Afro-Américains sont indiscutables. Mais en même temps, dans certaines parties de la Nouvelle-Orléans, de New York ou d'ailleurs, les descendants des esclaves sont profondément exclus de la société et vivent dans des quartiers très pauvres et dangereux. Face à ce constat, je peux comprendre le réflexe qui consiste à nier tout progrès. En même temps, il est important d'adopter une approche réaliste de cet état de choses. Non pas pour souligner qu'il faudrait arrêter de se battre contre les injustices qui persistent mais pour comprendre comment on peut améliorer vraiment la situation des minorités.

Pour les théoriciens de la synthèse identitaire comme Derrick Bell ou Kimberlé Crenshaw, le racisme est une condition permanente. Il peut changer de forme mais n'aurait pour l'instant jamais montré de signes réels d'atténuation. Cette vision fataliste pousse à naturaliser le racisme, tout comme à renverser les valeurs sur lesquelles repose notre société, puisque celles-ci seraient incapables de produire de vrais progrès. J'estime pour ma part que, même si nous avons encore de nombreux progrès à réaliser en matière d'égalité, nous devons aussi reconnaître les évolutions positives, notamment parce que des militants comme Martin Luther King ont souligné que si l'on prend vraiment au sérieux les valeurs universalistes, on ne peut pas justifier l'exclusion de groupes ethniques. Reconnaître cela implique des conclusions très différentes sur la manière dont on peut faire des progrès.



Le président Johnson (assis) signe le Civil Right Act à la Maison-Blanche en présence de Martin Luther King.

**Pour certains observateurs, nous aurions déjà atteint un « pic woke », ces idées ne pouvant désormais que refluer. Qu'en pensez-vous ?**

Pour paraphraser Churchill, je dirais qu'on a atteint la fin du début mais qu'on n'en est pas encore au début de la fin. Durant dix ans, cette idéologie a pu se propager sans résistance. Chez nous, l'élection de Donald Trump a rendu très difficile, pour les personnes de gauche ou du centre, de critiquer les idées woke, sous peine d'être immédiatement accusées de soutenir secrètement le trumpisme ou de se voir accusées de racisme, de sexisme ou d'intolérance. Mais désormais, les idées identitaires sont si dominantes et influentes que la résistance s'est organisée. Les critiques du wokisme proviennent de la droite populiste, mais aussi du centre et du centre gauche. Mon livre entend montrer

qu'on peut très bien contester ces idées sans devenir réactionnaire. C'est sans doute le grand changement de ces derniers mois. Ce qui ne veut pas dire que la bataille soit gagnée. Je pense que le débat sur le wokisme va structurer la vie intellectuelle en Amérique du Nord et en Europe pendant les trente prochaines années. Tout comme la contestation ou la défense du marxisme a structuré la société pendant des décennies.

### **La mouvance anti-woke aux Etats-Unis, portée par la droite conservatrice, n'est-elle pas aujourd'hui plus dangereuse ? Elle va jusqu'à censurer des livres dans les universités ou les bibliothèques...**

Je me considère comme un hipster pro-démocratie [*rires*]. J'ai eu peur pour l'avenir des démocraties bien avant que cela ne devienne à la mode. Et je continue à craindre la montée des droites populistes, en France comme aux Etats-Unis. D'autant qu'en ce moment, Trump et Biden sont au coude-à-coude dans les sondages. Moi-même, j'enseigne à l'université beaucoup de notions présentes dans ce livre, comme l'appropriation culturelle ou la liberté d'expression. Même si les étudiants peuvent savoir ce que je pense, je ne suis pas, dans ce cadre, un propagandiste. Et je ne fais pas seulement lire à mes étudiants des critiques de la synthèse identitaire mais aussi des textes qui la défendent. Or, dans les universités publiques de l'Etat de Floride, je ne pourrais plus enseigner ce cours parce que le gouverneur Ron DeSantis a prohibé tout enseignement de la théorie critique de la race ou des politiques d'identité.

Les attaques menées à l'encontre de la liberté d'expression et de la liberté académiques sont évidemment absurdes et dangereuses. Mais l'erreur serait de penser que, sous prétexte qu'il y a un danger venant de la droite, il ne faut pas parler des menaces venant de la gauche. D'autant plus que ces deux censures s'alimentent mutuellement. DeSantis représente une réaction au fait que les conservateurs américains ne se sentent plus à l'aise dans les universités les plus prestigieuses du pays. Trump est favorisé par l'influence qu'ont les idées identitaires dans la société américaine. Cela aide à comprendre pourquoi il pourrait être réélu. C'est pourquoi, afin de battre

Trump, il faut autant se battre contre la droite populiste que contre les idées woke. Chaque combat implique l'autre.

*Le Piège de l'identité. Comment une idée progressiste est devenue une idéologie délétère*, par Yascha Mounk, trad. de l'anglais (Etats-Unis) par Benjamin Peylet. Editions de l'Observatoire, 500 p., 25 €. Parution le 8 novembre.